



TEMPS DU RÊVE

« ... Le rêve est une réalité aussi importante que la vie »¹

« Au moment où j'ai écrit *Temps du rêve*, je n'entendais plus parler d'Inngué. Elle était semble-t-il demeurée aussi vive, turbulente, et très belle... Elle demeure en moi comme le premier amour impossible, celui entre deux enfants dans de grandes familles... ».

Henry Bauchau² écrivit *Temps du rêve* en 1933, à l'âge de vingt ans, dans un petit cahier, pendant son service militaire. Pour revivre, après un récent grand amour brisé, et cesser d'y penser, il entreprend de raconter son premier amour perdu, « celui qui a compté pendant des années », rendu impossible par l'âge, le milieu, la dépendance à la famille ; il avait onze ans et elle huit : « Nous n'avons joué ensemble qu'une seule fois mais d'une manière qui m'a illuminé ».

79 ans plus tard, en septembre 2011, dans la préface à la nouvelle édition de *Temps du rêve*, Henry Bauchau évoque les traces de cette expérience dans ses écrits et dans sa vie. Ce grand poète, avant de nous quitter, livre une clef de son œuvre : « Il est bien sûr que je n'écrirais plus ainsi maintenant. Mon écriture, par force, est devenue plus minimaliste... Certains épisodes de mes autres livres sont indirectement en rapport avec [ce texte] ». Ainsi, nous retrouvons souvent le motif du passage de la réalité au rêve ou l'image de l'étang lié à la mort.³

Et il ouvre son dernier récit autobiographique, dicté car sa main ne pouvait plus écrire, *L'Enfant rieur*, sur le temps de son enfance et un très lointain souvenir. En 1916, il avait trois ans.⁴

« L'Enfant rieur » est aussi le titre d'un poème écrit en 2011 : « Je suis toujours l'enfant rieur, cet enfant que la guerre / A empêché de vivre en riant son enfance ».⁵

« Il est certain que mon amour pour Inngué m'a ouvert au monde du rêve »

Des jours passés, de ses onze ans, il retrouve le goût des cerises trop mûres, les blessures (une chute du trapèze ou la douleur de la séparation), les émotions, le silence et les rêves.

C'est l'été, les vacances, les enfants s'ennuient souvent dans la grande maison. Ils tentent d'organiser des jeux, se lassent, imaginent des aventures qui ne les emportent pas... Puis arrive l'invitation d'une famille voisine : « Aller jouer chez eux que nous ne connaissions pas... Enfin, un aliment est jeté à mon imagination, un mystère léger flotte dans l'avenir tout proche... ». La veille déjà, Billy⁶ s'enchantait de la rencontre avec ces enfants, seulement aperçus à l'église les dimanches... « Les grands et... Inngué, Inngué... ce nom ne m'arrête qu'un instant par sa consonance étrangère... ce doit être encore une petite... ».

Le lendemain, ils traversent le parc, lieu d'aventure et de mystère : « Dans l'ombre des hêtres... une féerie secrète semble tomber des branches... Peut-être verrons-nous enfin l'étang qui est toujours gris et si profond... la petite grotte de l'ermite dont nous avons tant rêvé... ».

Les petits voisins viennent à leur rencontre : « ... Inngué effarouchée, bondissante... Ah, de suite mon âme s'attache à elle ». Dès ce premier instant, pendant un jeu de « Cow-boys-Indiens », Inngué « vif-argent, rieuse », le griffe, le mord, le prend par la main et l'entraîne se cacher dans « un épais fourré de sapins... sa tanière que personne ne connaît ». Elle se joue beaucoup de lui, le défie ou, peureuse, se cramponne à lui. Exploits d'enfants : Ils escaladent un arbre, ils sont fiers de courir vite, plus vifs au jeu que les grands... « Je me retrouve près d'elle dans notre tanière, fiers, heureux, nous sommes les plus jeunes et nous avons délivré tous les autres... Nous sommes de jeunes héros ».

Ensemble ils s'approchent de l'étang dangereux... « nous percevons ce prodigieux silence... nous sommes immensément loin de tout, une lenteur infinie, une angoisse subtile semble descendre du ciel en feu ».

Le narrateur, enfant fragile souvent moqué par son grand frère et ses cousins, est bienveillant : « avec ses huit ans... je ne suis pas honteux, moi qui ai onze ans, de jouer avec elle ». Pour elle il devient léger « ... il me semblait être d'une espèce plus fière, plus agile que les autres... un chamois de montagne ».

En une seule journée, les sentiments amoureux semblent se précipiter : la rencontre, la séduction, le jeu, raconter ses exploits, avoir peur, se protéger, se cacher, se dévoiler... la tristesse loin l'un de l'autre (séparés au jeu de cache-cache), les retrouvailles, des paroles comme des déclarations, la jalousie qui assombrit le jour. La séparation : Inngué implore les adultes pour marcher avec lui jusqu'au bout de l'allée « Une joie dilatante et une tristesse, une meurtrissure inconnue me possèdent ».

La maladresse de l'au-revoir. Espérer se revoir. « L'au-revoir est long et bref – premier départ, savais-je jusqu'ici ce que c'était que partir, se quitter?... Je voudrais que mon regard lui exprime d'un coup tous les balbutiements, toutes ces choses tristes et merveilleuses que je pressens, sans les comprendre... je me sens soudain si différent de ce que j'étais, presque étranger à moi-même ».

Fuir « la vie comme ça »⁷...

« Inngué ne viendra pas et je sais bien moi qu'elle ne viendra plus, que je ne la reverrai plus.

Elle ne viendra pas.

Il faut vivre pourtant.

Le ciel... me semble gris. »

Il faut revenir à « la vie comme ça »... « La conversation languit, je mâchonne avec dégoût la viande froide abhorrée des mauvais jours où on fait la lessive ». Pour que cet amour vive encore il ne demeure à l'enfant solitaire que le rêve – sa création – qui le protège et l'emporte loin de « la morosité »...

Leurs jeux emplis de récits d'aventure et d'imagination ne peuvent plus être partagés. La vie est remplacée par la pensée... « Il me semble que tout ce qui m'amusait jadis ne m'est plus d'aucun prix. Je suis précipité dans le rêve et la solitude d'un seul coup... De plus en plus je la mêlais à tous mes rêves, même les plus sensuels, à toute ma vie... Mon rêve la seule réalité qui me console... dans le rêve qui le berce et l'apaise, ils s'évaderaient vers une île, une tanière...

Il imagine tout ce qu'il pourrait faire pour s'offrir « tout à elle... pour prouver mon dévouement... Je serais malade, elle me soignerait très maternellement, me lirait des histoires... Je rêve ainsi très doucement, je sais que ma vie plus tard ne fera que poursuivre inlassablement ces mêmes désirs ».

ACTES SUD, 2012
UN ENDROIT OÙ ALLER

Henry Bauchau,
Gravure Claire Pâques

Temps du rêve

71 pages

ISBN 978-2-330-00569-6

13 €

« Cet amour enfantin est un amour blessé et les poètes sont ceux qui ne s'en accommodent pas. C'est de cette blessure qu'ils naissent. »⁸

Et parce qu'ils sont des enfants, ils n'ont le droit, ensuite, que de s'apercevoir, cet été-là, de loin, et d'aimer en secret : « Quand on ne peut s'en apercevoir, je la regarde, je la prends toute dans mon regard... Je suis un peu intimidé, elle est si différente de mon rêve où nous nous retrouvons d'emblée dans la totale intimité du jeu ».

Chacun de ses amours portera peut-être le souvenir d'Inngué qu'il n'a jamais revue, qui s'est mariée et est morte jeune d'un accident de voiture. Inngué... hors du passage du temps.

Henry Bauchau « écrit pour guérir, pour trouver, pour se retrouver et retrouver les autres ».⁸

« Ne pas mourir à l'enfance rétive, au rêve de tes dix-neuf ans, à l'écriture sous la lampe, à l'écriture du grand livre que nous écrivons tous ensemble ».⁹

Si lointaines et si proches à la fois

« Il ne reste presque plus rien du monde de ces années », mais les enfances d'aujourd'hui sont les mêmes qu'autrefois... et si les oncles n'arrivent plus à cheval... l'allégresse, la fragilité, les amours, les jeux, le désespoir et la solitude y sont toujours aussi vifs. Nous en gardons à jamais les traces, comme gravées sur les parois d'anciennes grottes. Elles sont le temps du rêve.

« Bientôt Inngué ne fut plus dans mon souvenir qu'une étoile brillante, très douce, lointaine... Une part de mon rêve... »

Manuela Barcion
Étienne Papadacci

* *Pierre et Blanche*, Actes Sud, page 120. Textes rassemblés et publiés en 2013, après la disparition d'Henry Bauchau.

1. Une parole de Tagore, mise en exergue à *Temps du rêve*.

2. Henry Bauchau, 1913-2012, psychanalyste, poète, dramaturge, essayiste, romancier. *Temps du rêve* fut publié en 1936, sous le pseudonyme Jean Remoire. Il cessa longtemps d'écrire, puis reviendra à l'écriture après une longue analyse avec Blanche Reverchon.

3. Le récit de la mort de Stéphane dans *Le Boulevard Périphérique*, Actes Sud, 2008, page 248.

4. *L'Enfant rieur*, Actes Sud, 2012. C'est la Grande Guerre, la Belgique est occupée par les Allemands, un officier le prend dans ses bras... Il rit, un instant, mais le regard des adultes le fait pleurer. Pourtant « Il ne voulait pas ça ». Ce souvenir est écrit à la troisième personne (Cf. page 43 : « le petit garçon porte le même nom que moi, mais il est si lointain et si proche à la fois que je ne puis l'accabler de mon moi actuel, qui a tant vécu depuis. Je ne peux parler de lui qu'en le revêtant de ce « il » factice qui seul me permet aujourd'hui d'approcher de son étrangeté d'autrefois »). Le « Je » apparaît à partir du deuxième chapitre.

5. Extrait du poème « L'Enfant rieur », in *Tentatives de louange*, Actes Sud, Le Souffle de l'esprit, 2011, page 11.

6. Ainsi est nommé Henry Bauchau, enfant, dans ce texte.

7. « La vie comme ça », une expression que l'on retrouve souvent dans les livres ou les entretiens d'Henry Bauchau. Par exemple dans *La Déchirure*, Labor, édition revue et corrigée, 1998, page 62 : « On avait par tous les moyens tenté d'échapper aux gens de la vie comme ça. Mais c'était leur monde qui avait raison, leur monde qui était le vrai. On avait beau fuir, sauter en rêve dans des trains en marche, s'engluier

dans des couloirs sans fin, se blottir dans des encoignures, leur monde finissait toujours par vous attraper. Alors on pratiquait une sorte de sacrifice. On décidait d'accepter leur monde. On faisait semblant de le tenir pour vrai ».

8. *La Grande muraille*, *Journal de La Déchirure (1960-1965)*, Actes Sud, Babel, 2005, page 49.

9. Extrait du poème « La Sourde Oreille ou le Rêve de Freud », in *Heureux les Délirants*, Actes Sud, 1978.